

2010-2015 : L'impasse critique ?

Helen Faradji

2010-2015 Les grands bouleversements
Numéro 175, décembre 2015, janvier 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faradji, H. (2015). 2010-2015 : L'impasse critique ? *24 images*, (175), 14–15.

2010-2015 : l'impasse critique ?

par Helen Faradji

The DISSOLVE



Bien sûr, on ne saurait dire exactement quand tout cela a commencé à gronder. On se souvient notamment de la vague de licenciements de critiques de cinéma – des « noms » œuvrant au sein de publications réputées –, qui laissa de l'écume dans son sillage quelques années avant 2010. En tout cas aux États-Unis, pays bien souvent précurseur des grandes tendances sociopolitiques à venir, quelles qu'elles soient. Au Québec, la place déjà fort mince réservée à la critique cinématographique dans les quotidiens, les hebdomadaires ou les mensuels semble, du moins pour l'instant, s'être tout simplement maintenue à un même niveau de peau de chagrin. En revanche, en France, celle-ci est apparemment restée, comme au bon vieux temps des grands débats critiques et cinéphiles, un lieu d'expression privilégié. Pourtant, la réalité américaine ne ment pas et la liste des remerciés est éloquent. Ainsi, en 2008, Nathan Lee, plume acerbe et d'une remarquable intelligence, perdait son emploi au *Village Voice*, deux ans après Michael Atkinson et Dennis Lim dans la même publication et quelques semaines après Jan Stuart et Gene Seymour à *Newsday* et David Ansen à *Newsweek*. L'année 2008 marque ostensiblement le début d'une crise dont les effets n'ont pas encore fini de se faire sentir... Impossible en effet de ne pas relier cette période, qui semble aujourd'hui avoir plongé la profession dans une impasse, à la terrible débâcle économique dont les soubresauts ont ébranlé plus que nos vies quotidiennes, à savoir les fondations mêmes de nos sociétés, notamment le milieu médiatique. À une époque où trouver un emploi et payer son loyer est devenu plus que problématique, pourquoi le métier de critique, comme d'autres professions reliées à ce qu'on considère des « à-côtés » sociaux, devrait-il subsister ? Pourquoi cette « crème fouettée » que représente pour certains tout

ce qui touche à la culture devrait-elle être préservée ? Pourquoi après tout ne pas se débarrasser en premier lieu de ce gras pour économiser quelques sous et rationaliser les dépenses ?

La roue a malheureusement continué à tourner dans ce sens : Todd McCarthy a été congédié en 2010 sans ménagement de *Variety* où il officiait depuis 31 ans. Elvis Mitchell a dû quitter *Movieline* l'année suivante, Jim Hoberman le *Village Voice* en 2012. Owen Gleiberman a été licencié de *Entertainment Weekly* en 2014, Scott Foundas de *Variety* cette année, et le cahier critique de *The Independent* a tout bonnement été supprimé. Ces annonces sont devenues tristement banales, faisant de cette logique populiste et démagogique le nouveau cap à suivre. Car, aux yeux des décideurs médiatiques, bien souvent propriétaires d'empires industriels, les journaux sont désormais un luxe toléré, qui ne justifie toutefois en rien que l'on perde de l'argent. Les choses sont vite devenues claires pour eux : en virant à tour de bras tout ce que la profession comptait de professionnels, ils n'en devenaient pas pour autant les fossoyeurs dudit métier. Ce dernier pouvait, en effet, tout à fait continuer à s'exercer au sein de ce Saint Graal que sont aujourd'hui les réseaux sociaux. Twitter et ses 140 caractères, ou les blogues et leurs entrées à l'espace infini : voilà qui devrait bien suffire à ces enquiquineurs de critiques. À quoi bon un encadrement professionnel rémunéré pour s'exprimer quand le Web, dans sa mansuétude, peut accueillir tous ces naufragés.

Une exagération ? Hélas non. Bien sûr, nous ne faisons pas référence ici à ceux qui, dans les cinq dernières années, ont choisi volontairement de migrer vers Internet après leur départ à la retraite (comme Jonathan Rosenbaum dont le blogue, plus que fréquentable, a été ouvert après 21 ans de service au sein du *Chicago Reader*), ni à ceux qui nous ont quittés durant cette période, leur disparition

devenant le triste symbole de la lente agonie du métier (Roger Ebert, bien sûr, mais aussi Richard Corliss, critique au *Time* depuis 1980, ou Jacques Siclier, collaborateur au long cours du *Monde* et de *Télérama*). Nous pensons plutôt à tous ceux qui n'ont tout simplement pas d'autre choix que de se tourner vers le Web, continuant avec obstination à faire ce qu'ils font le mieux – écrire et penser le cinéma – après que l'on ait décidé à leur place qu'une telle activité ne méritait plus salaire.

Si Twitter n'a (heureusement) pas su s'imposer comme un outil efficace pour rendre compte d'une réelle pensée critique, privilégiant davantage l'expression d'un « j'aime, j'aime pas » lapidaire qui n'a que peu à voir avec le métier, et si certains tiennent encore le fort avec rigueur (les indéboulinables, espère-t-on, Manohla Dargis et A.O. Scott au *New York Times*), les blogues, eux, incarnent un cas de figure bien plus intéressant. Car, impossible de ne pas le constater : ils se sont multipliés durant cette première moitié de décennie (ne sont pas visés ici les sites plus professionnels comme Indiewire.com, témoins d'une nécessaire adaptation des médias aux réalités virtuelles). Et si certains restent superficiels et sans véritable intérêt, si d'autres (comme ceux spécialisés dans le cinéma d'horreur) ont fait leur niche en focalisant sur eux une attention auparavant plus éparpillée, la plupart nous font découvrir des plumes et des esprits forts auxquels Internet donne désormais accès mondialement. Ouverts aux commentaires des lecteurs, ces blogues permettent assurément une meilleure circulation des idées, un débat plus ouvert et plus démocratique. Il suffit par exemple de jeter un coup d'œil aux commentaires laissés sous les entrées du blogue de Glenn Kelly, ancien critique à *Premiere*, version américaine, *Some Came Running*¹, ou sur le site de Dave Kehr², ex du *New York Times* capable d'attirer plus d'une soixantaine de commentaires pour un billet consacré à une nouvelle édition Blu-Ray de *The Big Parade* de King Vidor (1925), pour s'en convaincre. Fouillés, cohérents, exhaustifs, ces échanges favorisent une expression salutaire de ce débat contradictoire dont le cinéma a besoin, tout autant que la critique. En effet, si la critique traditionnel pouvait donner l'impression de s'exprimer du haut de sa tour d'ivoire, sans qu'il soit matériellement possible de contester son point de vue, les blogues ont changé cet état de fait. Aujourd'hui, il faut affiner ses arguments, développer sa pensée de façon plus solide et asseoir sa réflexion avec plus de poids. En outre, ces blogues permettent à leurs auteurs de revenir sur des films, des œuvres, des corpus différents, puisque, s'y exprimant à leur guise, ils ne sont plus tenus de couvrir des films, plus ou moins pertinents, que le rythme hebdomadaire soutenu des sorties en salles les obligeait à critiquer. Plus de travail et de profondeur critique, donc, mais pour un salaire moindre, en somme. Car même ceux qui ont osé se lancer dans l'aventure de la critique sur le Net pour la professionnaliser s'y sont cassé les dents : voir le magnifique site *The Dissolve*, entièrement consacré au cinéma, où écrivait notamment Scott Tobias, un ancien d'*A.V. Club* et du *Village Voice*, qui n'aura duré que deux ans, faute de moyens.

Cette liberté retrouvée du critique sur le Web ne sert peut-être pas pour autant la profession et l'industrie du cinéma. Car, si l'on peut facilement s'entendre sur le fait que la critique institutionnalisée n'a guère d'utilité lorsque sort en salles un énième film de superhéros qui n'a aucunement besoin de ladite critique pour rejoindre son public, quid des films à budget modeste, plus fragiles, qui pouvaient justement compter sur cette résonance unique que leur donnait un véritable papier critique ? En fermant leurs portes aux critiques établis, les médias les ont souvent remplacés par des pigistes non spécialisés ou des *reviewers* (l'anglais permet cette distinction entre le critique analysant un film en termes historiques, de regard sur le monde ou de mise en scène et le journaliste culturel informant de façon plus ou moins avisée le lecteur des sorties de films en salles), forcés de couvrir « ce qui compte » en quelques lignes, n'offrant du même coup plus d'espace dans leurs pages aux découvertes, aux singularités, espace qui permettait pourtant d'alerter le lecteur de l'existence de films différents tout en donnant à ceux-ci une valeur culturelle dont ils ont assurément besoin. Se débarrasser de la critique, considérer qu'elle peut être réduite à un simple hobby, c'est aussi participer à une uniformisation du cinéma, ce dernier devenant médiatiquement représenté par ses plus gros canons, et non ses plus enrichissants, alors que paradoxalement nous n'avons jamais connu un nombre de sorties hebdomadaires en salles aussi élevé. Un monde sans critique, faut-il le rappeler, est un monde qui deviendra par la force des choses dominé par la publicité et le marketing. À ce jeu, c'est bien le cinéma dans son entier qui y perd. La première moitié de cette décennie fait malheureusement penser que c'est bien ce qui nous pend au nez. ²⁴

1. http://somecamerunning.typepad.com/some_came_running/2015/08/fritz-lang-and-pierre-menard.html
2. <http://www.davekehr.com/>



Affiche de *The Big Parade* King Vidor (1925)